

ALAIN BLOTTIÈRE

# LE TOMBEAU DE TOMMY

roman

*nrf*

GALLIMARD





## DU MÊME AUTEUR

### *Romans*

SAAD, Gallimard, coll. Le Chemin, 1980. Prix littéraire de la Vocation.

LE POINT D'EAU, Gallimard, 1985.

INTÉRIEUR BLEU, Balland, 1990.

L'ENCHANTEMENT, Calmann-Lévy, 1995. Prix Valery Larbaud.

SI-AMONN, Mercure de France, 1998.

### *Récits, essais*

L'OASIS, Quai Voltaire, 1992, rééd. Payot, 1994.

TABLEAUX DES OASIS ÉGYPTIENNES, Arthaud, 1999.

PETIT DICTIONNAIRE DES DIEUX ÉGYPTIENS, Zulma, 2000.

UN VOYAGE EN ÉGYPTE AU TEMPS DES DERNIERS ROIS, Flammarion, 2003.

LE TOMBEAU DE TOMMY



ALAIN BLOTTIÈRE

LE TOMBEAU  
DE TOMMY

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2009.*

*à Hélène*



*Les trois enfants sont dans la pénombre, couchés dans leur lit, et les lueurs que laissent passer la porte et les volets clos ne permettent pas de distinguer leurs traits. Dans la chambre obscure, on entrevoit ces formes d'enfants couchés, on devine la caresse d'un rayon de réverbère dans les cheveux de Tommy, dix ans. Dans le deuxième lit, parallèle au sien, on aperçoit un corps plus frêle, celui de son frère Béla, quatre ans. Au bord d'un autre mur, un troisième lit où est couchée Marthe, six ans, leur sœur. Quelques gestes, quelques mouvements indiquent qu'ils ne dorment pas encore.*

*On entend de faibles sons, au-delà des murs dans l'appartement, des bribes de conversations en langues étrangères, parfois des rires, des bruits de couverts, sans doute des gens à table dans une autre pièce. Ils semblent des sons familiers, rassurants. Adoucis par les cloisons, ils doivent tous les soirs bercer les enfants jusqu'au sommeil.*

*Et soudain, une voix simulant celle d'un ogre, forte, grave et menaçante, celle que Tommy invente pour un dernier jeu avant la nuit, surgit dans cette ombre calme où l'on allait s'endormir :*

*— Je suis le mort-vivant... qui mange les enfants... et je vais manger... et je vais dévorer... MARTHE !*

*On voit alors la petite forme de fille en chemise de nuit sauter de son lit, ouvrir la porte et s'enfuir dans un couloir en hurlant :*

— Maman ! Maman ! Tommy il me fait peur !

*Tous les bruits du repas cessent brusquement. La porte de la chambre est maintenant ouverte et un flot de lumière venu du couloir illumine le visage de Tommy tourné vers elle, redressé dans son lit, vêtu d'un pyjama d'autrefois. Dans un grand silence, c'est un visage d'ange, les yeux éblouis par la lumière légèrement plissés, souriant comme un diable, aux cheveux blonds frisés.*

On l'appelle « Tommy ». On l'appellera Tommy jusqu'à sa dernière heure, et beaucoup de ses compagnons ne connaîtront jamais son nom véritable : Thomas Elek. Ce soir-là, au printemps 1935, dans l'appartement du 15 de la rue Rollin entre la Contrescarpe et la rue Monge, il a dix ans. Béla, lui, vivra longtemps. Jusqu'à sa mort en 2003, on ne cessera de lui poser des questions sur son frère. Il appellera son fils Thomas. De Marthe, disparue en 1998, on sait qu'enfant elle fut souvent la victime des accès d'humeur de son grand frère et aussi d'une injustice : l'amour éperdu, démesuré parce que terrorisé, de leur mère, Hélène, pour Tommy, son ainé. Pourtant, elle aussi appellera son fils Thomas.

Cette scène, comme les suivantes à Dinard, compliquait tout. Mais j'y tenais absolument pour commencer le film. Dès le début, il fallait qu'on sache que Tommy avait quelque chose d'étrange en lui, qu'il ne s'était pas mis à tuer seulement par conviction. Sa mère, Hélène, dira plus tard qu'il n'était pas fait pour tuer, qu'il avait

toujours tué en faisant des *efforts horribles*. Sans doute avait-elle raison, de son point de vue de mère. Il n'empêche que très rares sont les individus qui, même au prix d'efforts horribles, même en temps de guerre, tuent de sang-froid d'autres hommes sans y être réellement contraints et sans être directement menacés. Il y faut une énergie particulière.

Je n'ai pas inventé la scène. Comme la plupart de celles du film, elle est absolument authentique. On peut la lire dans *La Mémoire d'Hélène*, les souvenirs que la mère de Tommy dicta pour l'éditeur François Maspero en 1974. J'ai seulement ajouté le sourire.

Nous avons dû trouver un enfant qui pouvait évoquer Gabriel — qui joue le Tommy résistant — en petit garçon. Mais ce fut encore plus difficile pour les séquences suivantes, celles de Dinard, car cette fois le garçon a quinze ans, donc en âge il est tout près de Tommy joué par Gabriel, et son rôle est plus développé.

Les bruits qu'on entend sont ceux d'un petit restaurant situé dans l'appartement même. Je ne le montre pas, ce restaurant, mais j'ai voulu les bruits car tel fut le fond sonore dans lequel Tommy a grandi. Hélène était restauratrice. Une femme indestructible, d'une obstination hors du commun. C'est elle, pas son mari, qui a décidé de quitter la Hongrie, en 1930, pour s'installer en France. Juifs et communistes, ils n'ont pas fui la dictature, l'antisémitisme ni la misère. Non, Hélène a décidé de partir parce qu'elle ne pouvait payer à Tommy les frais de scolarité du lycée français de Budapest. Elle voulait qu'il ait une culture française. Rien d'autre. Communiste, mais avec quelque chose d'aristocratique, de snob, d'orgueilleux, le sentiment d'une supériorité. Elle a légué

tout cela à Tommy. Elle a tout quitté pour qu'il récite La Fontaine sans une once d'accent. En France, elle a fait des métiers abracadabreants pour nourrir ses enfants. Vendeuse à domicile de saucissons hongrois, femme de ménage, blanchisseuse. Avant de reprendre le Fer à Cheval rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, elle avait déjà établi un petit restaurant sans nom dans deux pièces de l'appartement de la rue Rollin. Le bouche-à-oreille y attirait des étudiants étrangers, des réfugiés politiques, des Hongrois de passage... Son mari l'a aidait. Il parlait six langues, mais sa vie, je crois, s'est résumée à cela : aider sa femme. Au début, en France, il donnait des cours de langues, faisait quelques traductions. Il s'appelait Sandor en Hongrie, Alexandre en France. Hélène l'appelait Elek. Ils ont habité la rue Rollin de 1934 à 1937. C'est une ruelle étroite, bordée de pauvres petits immeubles — dont le 15 avec ses quatre étages en comptant les mansardes — qui s'achève par un escalier dévalant sur la rue Monge. Une rue trop étroite pour les voitures, où les enfants pouvaient jouer longtemps sans qu'Hélène ne s'inquiète. Une rue très ancienne, où trois siècles plus tôt Descartes habitait lorsqu'il séjournait à Paris, à la fin de sa vie. Depuis 1932, y habitait aussi Benjamin Fondane, né Benjamin Wechsler en Roumanie, immigré en France en 1922. Douze ans plus tard, il était déjà une figure intellectuelle importante à Paris. Il devait croiser souvent les petits Hongrois, entendre Hélène les appeler de la fenêtre avec son fort accent, se dire qu'ils étaient sûrement juifs, comme lui, et que leur avenir ne serait pas forcément rose. Si du moins il pressentait quelque chose, lui que la police française viendrait chercher à son domicile, dans cette même rue Rollin, en

mars 1944, pour le livrer aux Allemands. Il est mort à Auschwitz. Tommy a eu plus de chance.

*Le petit garçon a grandi, mais c'est lui, treize ou quatorze ans, le même visage d'ange aux yeux éblouis en pleine lumière, cette fois c'est le soleil, aux cheveux blonds ce jour-là mouillés. Il fixe quelque chose, on ne sait encore quoi. On entend des bruits d'eau, la mer, et des cris d'enfants qui jouent. Le plan s'élargit et l'on découvre Tommy dans l'eau, avec à ses côtés une bande d'enfants déchaînés s'amusant dans les vagues. Il se retourne vers eux :*

— Les Allemands ! Regardez ! Ils sont sur la digue ! Ils sont à Dinard !

*Les enfants cessent leurs jeux et s'élancent vers le rivage. Tommy, lui, ne bouge pas. On le voit de dos, qui regarde les enfants s'éloigner, traverser la plage en courant, s'approcher des half-tracks gris marqués de la croix de la Wehrmacht. Dans le plan suivant, il marche sur la digue, en maillot de bain d'autrefois, un sac sur l'épaule, appelle son frère Béla, dix ans, et sa sœur Marthe, douze ans, en passant sans s'arrêter devant l'attroupelement de baigneurs qui s'est formé autour des half-tracks. Les deux enfants le suivent et tous les trois quittent la digue, flâneront dans les rues ensoleillées bordées de villas à l'anglaise, se rhabilent un peu tout en marchant, s'arrêtent, après avoir compté leur argent, dans une boulangerie, pour acheter des cornets de glace, entrent, enfin, dans une villa : « Pension, restaurant ».*

*Les enfants traversent une grande pièce lumineuse où séchent des grands draps blancs suspendus à des cordes à linge. Derrière une rangée de ces draps, on voit en ombre chinoise la silhouette de Béla courir et on l'entend crier :*

— Maman ! Maman ! Les Allemands !

*Les enfants sont entrés dans la cuisine et entourent une femme brune aux cheveux relevés, quarante ans, vêtue d'une robe informe et d'un tablier de cuisine, occupée à ses fourneaux.*

— Je sais, dit-elle avec un fort accent, les Allemands sont à Dinard. Ils sont même ici, dans la salle à manger, et je leur fais du lapin à la moutarde.

— Ici ! s'exclame Tommy. Tu leur as parlé ? Ils sont comment ?

— Comme tous les emmerdeurs, Tommy : bruyants, insolents, et ils puient. On dirait qu'ils ne se sont pas lavés depuis Berlin. Et furieux parce qu'on leur a déjà tiré dessus, ils ont eu un mort ce matin, dans la cour de l'école où ils sont installés. Quelqu'un a tiré de la rue dans la cour.

Tommy écoute à peine. Il respire les parfums qui s'élèvent de la casserole, y plonge un couvert et goûte la sauce :

— Il n'y a pas assez de moutarde...

— Il y a bien assez de moutarde pour ces emmerdeurs, répond sa mère.

Béla a entrouvert la porte qui sépare la cuisine de la salle à manger. On aperçoit une table entourée d'officiers allemands en uniforme, assez débraillés.

— Emmerdeurs..., dit Béla à voix basse.

— Ferme cette porte ! lui ordonne sa mère. Les enfants, j'ai du travail, allez vous habiller.

Les petits disparaissent, mais Tommy est resté. On le voit encore de dos. Il est contre sa mère, dont il enlace la taille, la tête penchée sur son épaule.

— Je peux cracher dans le lapin ?

— Non, tu ne peux pas. Je les ai laissés entrer, alors je les servirai comme tout le monde. Le jour où je voudrais leur cracher dessus, je ne les laisserai pas entrer.

En cet été 1940, Tommy avait en réalité quinze ans. Mais j'ai choisi un garçon plus jeune. Parce que, ce Tommy-ci, en juillet 1940, n'était pas encore celui qu'il allait devenir un an plus tard. C'était avant qu'il ne touche une arme, il était encore un enfant. Il fallait qu'on voie la différence, et quelle enfance fut interrompue. Le Tommy balnéaire, heureux enfant bronzé, ne pouvait avoir le même corps que le Tommy combattant. Encore une fois, il a fallu trouver un garçon qui ressemble à Gabriel, plus jeune de trois ans. Cela n'a pas été facile. Ce Tommy-ci est vraiment très ressemblant. Outre la blondeur, la minceur, le visage ovale, les traits fins, il affiche la même morgue, la même insolence, déjà l'annonce d'une virilité que seule la présence de sa mère pouvait adoucir. J'aime beaucoup la façon dont il pose sa tête sur l'épaule d'Hélène, il y parvient avec naturel. C'était son premier rôle, je crois. Il est venu souvent sur le tournage à Paris, durant l'été.

Paradoxalement, la recherche et le choix de l'actrice, pour Hélène, m'a paru beaucoup plus facile. Je tenais à ce que l'accent hongrois fût authentique. Je déteste les faux accents au cinéma, ces Français qui imitent n'importe quoi en roulant les *r*. J'ai donc cherché une Hongroise d'une quarantaine d'années parlant un peu français. Nous sommes allés à Budapest. On nous a présenté des dizaines d'actrices, toutes excellentes, mais je n'ai pas hésité une seule seconde. Vilma a la force d'Hélène en elle, et la fierté, le caractère entier. Le langage de charretier d'Hélène lui va comme un gant, même si elle ne cessa de le contester. Avec elle, le tournage n'a pas été tous les jours facile. À cet égard, Miklos, l'un des

autres Hongrois du film, qui joue Elek, m'a beaucoup aidé.

L'été, depuis quelques années déjà, Hélène louait une villa à Dinard et la transformait en pension de famille pour les ouvriers des congés payés. Ce furent les vacances d'enfant de Tommy, peut-être les jours les plus heureux de sa vie. Mais je n'en suis pas sûr. En 1940, au printemps, alors que les Allemands s'approchaient de Paris, Hélène eut peur pour ses enfants. Elle envoya les deux petits à Dinard, où se trouvait son frère. Elle les rejoignit en juin. Tommy ne voulut pas quitter Paris avant la fin de l'année scolaire et y demeura avec son père. Il était alors en troisième B, élève au lycée Louis-le-Grand, nul en maths mais bon en français, aimant la littérature. Il était à Paris, le 14 juin, le jour de l'entrée des Allemands. C'est là qu'il les vit pour la première fois.

Quand il rejoignit Dinard, avec son père, au mois de juillet, l'armée allemande n'était donc plus une curiosité pour lui. Hélène dit le contraire, mais je crois qu'elle se trompe. Trente ans plus tard, souvent ses souvenirs s'emboîtent, sa mémoire des dates est naturellement faillible. Voilà pourquoi Tommy ne s'élance pas avec les autres enfants vers la digue pour voir les half-tracks de plus près, voilà pourquoi il passe devant eux sans s'arrêter. Il connaît déjà. Personne ne peut deviner cela en regardant le film, naturellement. Il y a mille autres détails de ce genre, dont je connais seul la signification. C'est important. Il ne faut pas tout expliquer dans un film. La réalité, elle, ne vous explique jamais tout. Et la réalité, pour cette raison, est plus émouvante que le cinéma. Dans une journée, parmi les mille images sur lesquelles

otre regard se pose, des centaines demeurent mystérieuses. En sorte que les films où toutes les scènes sont nécessaires et compréhensibles ne peuvent vraiment émouvoir. Et l'inverse est presque toujours vrai.

*À nouveau la belle lumière d'été. Les enfants, accompagnés d'autres garçons et filles, se penchent, sur la pointe des pieds, au-dessus de la balustrade d'un balcon de la villa. Lorsqu'ils voient un passant paraître au coin de la rue et s'approcher, ils boivent quelques gorgées d'eau dans un broc, attendent qu'il soit à leur portée puis recrachent. Tous reculent dans l'ombre, en retenant leurs rires, juste avant que l'aspergé ne relève la tête. Peu à peu, grandit une rumeur, des voix, des ordres en allemand. Au coin de la rue apparaît une colonne de civils, hommes, femmes, enfants de tous âges, encadrés par des soldats allemands. Les enfants quittent précipitamment le balcon, dévalent l'escalier en appelant Hélène, sortent de la villa et regardent défiler la colonne. Les rafles portent des bagages. Ils parlent anglais. Ils sont très élégants, vêtus comme des touristes chics allant au casino de la plage. Des costumes à la James Ivory. Un petit enfant pleure dans les bras de sa mère. Hélène sort aussi de la villa, distribue quelques fruits aux plus jeunes. Une femme la remercie avec un accent très distingué d'Oxford, puis se plaint de son sort sur le ton d'une lady offusquée par l'impertinence d'un domestique. On voit la colonne défiler, s'éloigner puis disparaître de l'autre côté de la rue, à l'endroit et au moment même où surgit une famille d'ouvriers en chemin vers la plage, à pied, à moitié nus, portant bouées et parasol. Ils passent devant la villa. Tommy regarde toujours fixement du côté où les Anglais ont disparu et l'on découvre son visage en gros plan, son air d'enfant désemparé.*

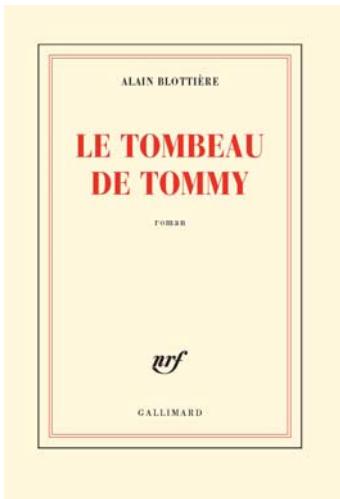
Hélène raconte, en effet, que tous les riches touristes anglais de Dinard, fort nombreux comme on sait, parfois propriétaires de villas somptueuses, furent raflés par les Allemands dès leur arrivée dans la ville, puis détenus dans un camp. La fulgurante avancée allemande les avait pris par surprise. Je ne sais ce qui leur est arrivé par la suite. Encore une fois, malgré son coût — les figurants, les costumes —, je tenais à cette séquence apparemment inutile. Car toute l'absurdité d'une guerre et surtout toute l'inhumanité méthodique des Allemands, cette sorte de crétinisme criminel des militaires nazis, se trouvent parfaitement illustrées, dès les premières minutes du film, dans cette scène tragi-comique. Dès lors, chacun pouvait s'attendre au pire, en particulier les Juifs. Il n'est pas improbable que Tommy ait connu là sa première démangeaison guerrière. La musique du film devait donc commencer ici, au début de l'inquiétude. On entend les premières notes composées par Julian, si étranges, aériennes et profondes à la fois, avec le chœur d'enfants.

La scène des crachats, elle aussi, est authentique. On ne reverra plus jamais Tommy en petit diable puéril. Bientôt ses crachats seront mortels.

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 25 mai 2009.  
Dépôt légal : mai 2009.  
Numéro d'imprimeur : 73575.*

ISBN 978-2-07-072995-1/Imprimé en France.

63145



# Le tombeau de Tommy Alain Blottièr

Cette édition électronique du livre *Le tombeau de Tommy*  
*d'Alain Blottièr*  
a été réalisée le 08/07/2009 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer mai 2009 (ISBN : 9782070729951)  
Code Sodis : N02527 - ISBN : 9782072025273